melles, et dans le tissu cellulaire environnant, y acquière une préparation qui augmente ses propriétés nutritives. Plusieurs phénomènes semblent indiquer que le tissu cellulaire graisseux qui environne les mamelles, est destiné à servir de réservoir au lait, lorsque les tuyaux galactaphores ne peuvent plus contenir celui qui a été séparé par la glande mammaire, et que cependant il peut s'échapper au dehors.

Le tissu cellulaire graisseux qui environne les mamelles, ne fournit pas, comme l'a dit Haller, un des matériaux du lait. Les tuyaux, dont les injections de Haller ont démontré l'existence, et qui établissent la communication des cellules graisseuses avec les canaux qui sortent de la glande mammaire, pour de là se rendre au mamelon, ont pour fonctions de porter dans l'intervalle de la lactation, le lait dans ces cellules, lorsqu'il ne peut plus être contenu dans les conduits galactaphores qui le reçoivent d'abord, et de le pomper lorsque l'irritation appliquée au mamelon, en détermine la sortie. Si le tissu graisseux fournissoit un des matériaux du lait, et si ces petits tubes étoient destinés à en charrier le produit, les femmes dont les mamelles ont beaucoup d'embonpoint, fourniroient plus de lait et un lait de meilleure qualité; cependant l'observation apprend le contraire.

Avantages de l'allaitement maternel.

Deux raisons capitales doivent engager les mères à nourrir elles-mêmes leurs enfans; elles ne peuvent désobéir à cette loi naturelle sans exposer leur santé, et sans que les maux qui résulteroient de cette transgression, ne s'étendent jusque sur leurs enfans. Si les femmes qui chérissent leur santé, et qui désirent être exemptes d'infirmités, ont le plus grand intêret de nourrir, les avantages que retire l'enfant d'être allaité par sa mère, sont encore plus grands et plus réels que ceux qu'en retire la mère elle-même. On est même forcé de convenir que les médecins qui ont écrit sur la né-

cessité de l'allaitement maternel, ont exagéré, comme le remarque fort bien M. Chevalier de Molle, les accidens auxquels les femmes s'exposent en se refusant à cette fonction : les accidens sont encore plus la suite de la mauvaise manière de conduire les femmes par les sudorifiques, que du défaut d'allaitement.

La mère qui, sourde au vœu de la nature, refuse son sein à son enfant, court plus de dangers à la suite des couches, que celle qui s'acquitte de ce devoir sacré, qui seul met le complément à la maternité. Chez toutes les femmes, les mamelles sécrètent une liqueur destinée, par l'Auteur de la Nature, pour la nutrition de l'enfant : lorsqu'elles ne la font pas servir à cette noble fonction, en présentant le sein à l'enfant, il arrive nécessairement l'un de ces deux principaux phénomènes, qui peuvent déterminer des affections pathologiques : ou bien les fluides séjournent dans les mamelles, s'ils continuent de s'y rendre; ou bien ils sont forcés de refluer dans la masse générale. Si le lait séjourne dans les seins, il s'y grumelle suivant quelques auteurs, y forme des obstructions, et cause des douleurs aiguës dans ces organes, parce que leur distension considérable en détermine l'inflammation. Le grumèlement du lait proprement dit dans les mamelles, est un phénomène plus rare qu'on ne le pense communément. On prend souvent pour tel, les cordes noueuses formées par les vaisseaux distendus; des abcès douloureux et longs ne sont pas les suites les plus dangereuses des obstructions causées par le séjour du lait dans les seins : si la femme est prédisposée par son tempérament aux squirres, aux cancers, il peut rester à la suite de cet engorgement une petite tumeur dure, qui deviendra le germe de ces maladies à l'époque de la cessation des règles. Si la matière qui devoit former le lait cesse d'aborder vers les mamelles, par le défaut de stimulus naturel ou accidentel, elle est obligée de refluer dans la masse générale, ou elle produit une pléthore dangereuse, jusqu'à ce qu'elle ait été

dirigée par les forces de la vie vers d'autres organes qui lui donnent issue, parce qu'ils sont convenablement disposés: mais la fonction des mamelles ne peut jamais être complétement remplacée par les moyens que l'on emploie pour exciter l'action de quelques autres organes.

On pourroit croire que je devrois regarder le défaut de sécrétion laiteuse comme un phénomène à peu près indifférent, et incapable de produire aucun désordre chez la femme, puisque j'ai établi que toutes les maladies considérées comme laiteuses par les auteurs, sont entièrement indépendantes de la métastase de ce liquide, qui, si elle a lieu, n'est qu'une conséquence d'une irritation précédemment existante qui l'y auroit appelé; puisque j'ai admis que le reflux du lait dans la masse des humeurs, qui a lieu chez toutes les femmes qui ne nourrissent pas, ne peut occasionner aucun accident, si déjà les parties ne sont pas dans une disposition morbifique.

Quoiqu'il soit vrai de dire que le lait ne joue pas un rôle dans la production des maladies auxquelles sont sujettes les nouvelles accouchées, il n'est pas moins important, pour les prévenir, qu'elles allaitent leurs enfans. La femme qui nourrit sera probablement exempte de la fièvre de lait; si elle survient elle sera plus modérée. Or, nous avons vu que le mouvement fébrile qui accompagne la révolution laiteuse, favorise l'influence des différentes causes de maladies, qui, sans sa présence, auroient peut-être été sans effet. Combien n'a-t-on pas davantage à craindre pour la femme qui ne nourrit pas, s'il s'établit un foyer d'irritation vers un organe quelconque, puisque rien ne la contrebalance, et ne tend à en détourner les fluides? Le défaut seul de lactation ne peut-il pas, dans quelques cas, favoriser le développement de l'irritation, en forçant les fluides à refluer vers d'autres parties qui ne sont pas destinées à les évacuer, et qui sont peu disposés à s'y prêter? Si les fluides ne trouvent aucune issue par les mamelles et la matrice, on les voit constamment se diriger vers l'organe le plus foible, ou le plus irritable. Si la lactation, par l'irritation qu'elle produit vers les mamelles, peut opérer le déplacement de la sensibilité, employée avant son existence, n'auroit-elle pas pu, dans quelques cas, en prévenir la naissance? L'irritation qui accompagne la succion peut devenir un préservatif de celle qui auroit pu s'établir vers un autre organe.

Lorsque la femme allaite, les fluides se portant continuellement vers le sein, le lait formé dans les mamelles étant évacué par la succion, il ne se fait, pour parler le langage de ceux qui attribuent les maladies des couches à une métastase laiteuse, aucun reflux sur les autres organes, il ne s'établit nulle part aucune irritation qu'il faille détruire, en mettant en jeu d'autres organes; on est dispensé de recourir à l'emploi de ces différens moyens, qui ont été conseillés pour suppléer à l'action des mamelles, et dont l'usage n'est jamais indifférent.

Les femmes qui refusent d'allaiter leurs enfans sont plus exposées aux engorgemens, aux ulcères, au squirre et au cancer de l'utérus; en effet, lorsque la femme n'allaite pas, la matrice devient de nouveau un centre où les humeurs se dirigent; ne pouvant se reposer du travail qu'elle a eu à supporter pendant neuf mois, surchargée de fluides qui sont étrangers pour elle, cette action trop long-temps continuée l'affoiblit et la dispose à devenir le siége de flueurs blanches; mais ce qui est plus fâcheux, si l'organe n'est pas disposé à fournir convenablement l'écoulement des lochies, la matrice s'engorge progressivement, et devient la source de maladies affreuses, comme squires, cancers.

Elles sont aussi-bien plus sujettes à des dépôts, à des rhumatismes qui les privent de quelques-uns de leurs membres; ce n'est pas pour cela que je regarde ces affections comme produites par un lait répandu; elles dépendent seulement de ce que chez la femme qui ne nourrit pas, la transpiration étant plus abondante, sa sensibilité augmentée la rend plus

susceptible d'éprouver une impression funeste de la part du froid. Le traitement conseillé par les auteurs, contre ces affections chroniques, connues sous le nom de lait répandu, indique qu'elles sont rhumatisantes; ils insistent sur les sudorifiques; et lorsqu'elles attaquent particulièrement les articulations, les frictions avec un liniment volatil, les bains, sont des moyens bien plus puissans que tous les anti-laiteux.

Les avantages inestimables qui résultent de l'allaitement, opposés aux maux auxquels s'exposent les femmes en ne nourrisant pas, doivent achever de les convaincre de suivre la conduite que leur dicte la nature; celles qui allaitent leurs enfans, n'ont que peu de vidanges, qui souvent cessent dès le quatrième jour; elles ont rarement la fièvre de lait, dont les suites sont souvent si terribles chez celles qui n'allaitent pas; leurs couches sont ordinairement heureuses, sans s'assujettir aux précautions que les autres sont obligées de prendre; elles sont exemptes de dépôts, de rhumatismes et des incommmodités rebelles qui tourmentent les femmes des années entières, quelquefois même toute leur vie, malgré tous les moyens que l'on peut employer pour les faire cesser. Les femmes qui ont suivi le vœu de la nature, arrivées à l'âge de 45 à 50 ans, perdent ordinairement leurs règles sans s'en apercevoir et sans que leur santé en soit altérée; cette révolution, si orageuse pour un grand nombre, s'opère chez elles sans peine, parce que la matrice jouit encore de sa force et de sa vigueur; elles ne sont presque jamais attaquées d'engorgemens, d'ulcères, de squirres à la matrice, parce que cet organe n'a pas été forcé de livrer passage à une humeur que, dans sa marche naturelle, il n'étoit pas destiné à évacuer.

Il y a cependant beaucoup de femmes qui n'ont jamais nourri et qui se portent très-bien: le nombre en seroit encore plus grand si elles étoient dirigées convenablement; mais parce qu'elles échappent aux dangers, ceux qu'elles ont couru n'en sont pas moins réels. L'expérience apprend qu'il périt beaucoup plus de femmes pendant les couches et des suites des couches, lorsqu'elles n'allaitent pas, que lorsqu'elles s'acquittent de ce devoir sacré, dont l'accomplissement les constitue mères entièrement.

La femme qui nourrit est bien plus sûre de l'attachement de son époux, qui est, pour ainsi dire, commandé par le spectacle d'une famille naissante; rien de plus propre à réveiller le naturel prêt à s'éteindre dans le cœur, à soutenir l'amour et à rendre cet attachement solide et constant. N'est-il pas humiliant pour la mère, que son enfant en aime une autre qu'elle par devoir? Là où j'ai trouvé les soins d'une mère, dit Rousseau, ne dois-je pas aussi l'attachement d'un fils? *Quæ lactat, mater magis, quam quæ genuit.* C'est la même idée que M. Moisy a rendue par ces deux vers dans son drame intitulé la Vraie Mère:

> Partout à haute voix la nature le dit:
> La véritable mère, est celle qui nourrit.

C'est pour leur santé, pour l'ordre moral, que l'on doit inviter les mères à allaiter leurs enfans. S'il est avantageux pour la mère d'allaiter, l'intérêt de son enfant doit l'engager à nourrir, bien plus encore que le sien; il n'est pas indifférent pour lui de prendre le lait de sa mère ou celui d'une nourrice: une nourrice ne peut pas lui fournir un lait approprié à sa constitution et à ses besoins; celui de sa mère seul est analogue à celui qu'il prenoit dans le sein maternel; elle se rend donc coupable envers lui en le lui refusant, à moins que des raisons légitimes ne l'en dispensent.

La qualité purgative du premier lait, connu sous le nom de colostrum, est utile et destiné, par l'Auteur de la Nature, à nettoyer l'estomac et les intestins du nouveau-né; il dispense des purgatifs qui peuvent irriter le canal intestinal; il est en même temps doux, aqueux, et est très-propre à calmer l'éréthisme, qui a lieu le plus souvent chez l'enfant au moment de la naissance. Le lait seul de la mère est, dans

tous les temps, tel qu'il doit être; subissant des changemens et acquérant de la consistance à mesure que l'enfant croît, il a toujours les conditions requises, soit qu'on le considère au commencement, au milieu, ou à la fin de la nourriture. Si les forces et les besoins de l'enfant augmentent, le lait devient plus consistant dans la même proportion; que l'enfant naisse foible ou vigoureux, comme la mère participe ordinairement aux mêmes qualités que lui, elle lui fournit toujours une nourriture convenable à son état de vigueur ou de foiblesse.

Si l'analogie que quelques auteurs croient exister entre le lait de chaque mère et l'enfant dont elle est accouchée, étoit bien prouvée, cette considération physique devroit porter à toujours préférer le lait de la mère, à celui d'une nourrice, même domestique, accouchée dans le même temps, quoiqu'elle eût en partage une santé plus robuste; mais si cette analogie, au lieu d'être prouvée, n'étoit que supposée, et le produit de l'imagination, comme le soutient *Brouzet*, il seroit possible qu'une nourrice domestique bien choisie, dont l'âge du lait seroit proportionné à celui de l'enfant auquel on le destine, comme l'est celui de la mère, parce que l'une et l'autre est accouchée à la même époque, ne le cédât presque en rien à la mère dans aucun cas, sous le rapport physique: mais on trouve rarement une nourrice étrangère qui puisse fournir à l'enfant le premier lait, connu sous le nom de colostrum, qui facilite l'excrétion du méconium, et qui est le seul qui convienne à l'enfant nouveau-né.

On n'a pas à redouter dans la nourrice domestique, les effets pernicieux d'un mauvais régime, puisqu'elle a les mêmes commodités que la mère, qu'elle est surveillée par elle, et qu'elle est moins exposée qu'elle à commettre nombre d'écarts dans le régime, soit physique, soit moral, dont il est difficile de se garantir dans certaines conditions, où les mères jouissent de tous les avantages de la fortune. Une nourrice domestique qui fourniroit à l'enfant ce premier lait

qui convient à son âge, et qui ne deviendroit plus consistant qu'à mesure qu'il se fortifie, peut quelquefois l'emporter par ses qualités physiques sur la mère, qui pourroit cependant nourrir son enfant sans inconvéniens: elle peut jouir d'une santé plus robuste, être moins sujette aux passions que celle qu'elle doit remplacer; en effet, l'éducation, le genre de vie des femmes qui sont assez aisées pour se procurer une nourrice domestique, pour se soustraire à l'embarras de nourrir, multiplient chez elles les objets des sensations, et par conséquent des passions; les désirs, l'ambition, les regrets, les fantaisies, les caprices, la haine, la fureur du jeu, et autres passions dangereuses, assiégent tour à tour les femmes qui vivent dans l'opulence, et auxquelles leur fortune donne la facilité de satisfaire tous leurs désirs.

L'enfant est sujet à des maladies qui exigent que la nourrice s'astreigne à un régime souvent gênant pour elle, pour donner à son lait les qualités convenables pour les combattre. Or, on ne peut raisonnablement pas espérer qu'une nourrice mercenaire exécutera ponctuellement tout ce qu'on lui aura prescrit pour l'intérêt de son nourrisson; ce qui l'obligeroit, pour l'ordinaire, à faire le sacrifice de ses goûts et de ses inclinations.

Il est une foule d'accidens qui accompagnent le plus souvent l'allaitement mercenaire, quoiqu'ils n'en soient pas une suite nécessaire: combien de nourrices malsaines cachent leurs infirmités, et ne laissent pas de se charger d'enfans qui deviennent bientôt foibles et languissans, ou qui héritent des virus dont elles sont atteintes, quoiqu'ils fussent sains et vigoureux au moment où ils leur avoient été confiés?

En se servant d'une nourrice mercenaire, on n'a pas seulement à redouter les qualités pernicieuses de son lait, mais encore qu'elle ne substitue au lait une nourriture factice; ce qui peut arriver dans plusieurs cas: si elle vient à perdre son lait à raison d'un état de grossesse, elle cache son état

par toutes sortes d'artifices; elle veut absolument achever sa nourriture : une bouillie mal préparée est alors l'unique aliment de l'enfant. Quelques nourrices, dont les parens sont éloignés, entreprennent, pour doubler leur salaire, de nourrir deux enfans : comme les premières, elles sont obligées de substituer la bouillie au lait qui n'abonde pas; d'autres partagent leur lait entre l'enfant étranger qui leur est confié et le leur, qu'elles ne veulent pas encore sevrer : dans l'un et l'autre cas, les enfans ne tardent pas à éprouver les effets pernicieux de cette pratique.

L'enfant nouveau-né a autant besoin des soins de sa mère que de sa mamelle; or, il est très-rare qu'il reçoive d'une nourrice mercenaire tous ceux qu'il avoit droit d'attendre de sa mère. Comme l'a remarqué M. Auvity, dans son Mémoire sur l'endurcissement du tissu cellulaire, « les soins » qu'exigent les nouveau-nés sont innombrables, et doivent » être continuels; ils doivent varier suivant les circonstan- » ces.... Quelle autre qu'une mère sera douée d'une affection » assez tendre pour veiller jour et nuit à tous leurs besoins ? » Entre les bras de sa mère, l'enfant n'a point à craindre » l'insensibilité, ni la négligence; le moindre de ses cris est » toujours pour la mère le signal du besoin. » On a à craindre qu'une nourrice mercenaire soit peu sensible aux cris de son nourrisson, ou qu'elle l'abandonne pendant long-temps pour s'occuper des travaux de la campagne : il croupit pendant tout ce temps dans ses excrémens, qui enflamment, excorient sa peau, qui est fine et délicate; les cris qu'il pousse dans cet état l'exposent aux hernies et aux convulsions produites par l'engorgement du cerveau : si, à son retour, l'enfant excite sa pitié, elle lui donne le sein pour l'appaiser, étant souvent encore toute dégouttante de sueur. Or, l'expérience a prouvé, qu'il suffit souvent qu'une femme donne, dans cet état, à téter à un enfant, pour le jeter dans des convulsions.

Lorsque l'enfant est plus grand, il a encore besoin de soins

pour prévenir les coups, les chutes, et pour empêcher qu'il ne tombe dans le feu. Cet accident est assez fréquent, parce que les nourrices les abandonnent et les confient à d'autres enfans, trop jeunes pour pouvoir écarter d'eux les accidens qui les menacent, ou qui ne tardent pas à les abandonner lorsqu'ils trouvent l'occasion de jouer.

C'est donc un devoir pour la mère de nourrir son enfant. Son propre intérêt doit la porter à se conformer au vœu de la nature. L'allaitement maternel est le plus sûr moyen de fournir à l'État des hommes robustes, et d'améliorer les mœurs. Mais étendre avec J. J. Rousseau, dans son Émile, la nécessité de l'allaitement maternel à toutes les femmes indistinctement; ne reconnoître aucun obstacle qui puisse les empêcher de se livrer à cette fonction pour l'intérêt de l'enfant, qui est déjà affoibli par la constitution valétudinaire de sa mère, c'est donner, comme l'a judicieusement observé M. Moreau, dans ses Réflexions philosophiques et médicales sur l'Émile, dans une erreur qu'on peut lui pardonner, parce qu'il n'étoit pas médecin; mais contre laquelle celui qui a fait de la médecine le sujet de ses méditations, doit s'élever avec force. Il seroit dangereux d'adopter cette assertion de Rousseau, qui prétend que l'enfant ne peut pas avoir de nouveau mal à craindre du sang dont il est formé. Un lait fourni par une mère malade peut augmenter encore le mal primitif (1).

Il est des femmes qui sont dans l'impossibilité physique d'allaiter, ou qui ne pourroient pas le faire sans dangers pour elles ou pour leurs enfans : des causes morales s'y opposent

(1) La Faculté de Médecine de Paris avoit proposé pour sujet d'un prix, de déterminer quelles sont les considérations physiques, morales et politiques, qui imposent aux mères l'obligation de nourrir. La Société Royale de Médecine, jalouse de concourir à perfectionner l'éducation physique des enfans, proposa cette autre question : quelles sont les femmes qui sont dispensées de nourrir leurs enfans. M. Landais a obtenu le prix sur ces deux questions.